



**RIVAGES/NOIR**

**EMMANUEL  
BOURDIEU**

**JE SUIS  
LE DERNIER**



Une psychiatre experte auprès des tribunaux reçoit un dossier qui la fascine : Charles Blancard, agriculteur, est accusé d'avoir tué et dépecé une joggeuse. Ce paysan antipathique a donné six versions contradictoires des faits et prétend ne plus se souvenir des circonstances de son crime. L'experte censée évaluer sa santé mentale, elle-même en pleine dépression, ne peut s'empêcher de voir en lui un manipulateur. Une confession du meurtrier l'intrigue pourtant : « Je suis le dernier. » Le cadet, mais aussi le dernier à reprendre l'exploitation, le dernier d'une lignée de bourreaux, et le dernier des hommes. Elle décide alors de retracer la généalogie de la violence au sein de la famille du coupable, dont l'acte barbare semble surgir de temps immémoriaux.

**Emmanuel Bourdieu**, fils du sociologue Pierre Bourdieu, est né à Paris en 1965. Philosophe, dramaturge, scénariste et réalisateur, il a collaboré entre autre avec Arnaud Desplechin, Denis Podalydès et Éric Rochant. Il est l'auteur de sept long-métrages, dont *Vert Paradis*, *Les Amitiés maléfiques* (Grand prix de la critique à Cannes) et *Louis-Ferdinand Céline*. Il signe avec *Je suis le dernier* son premier roman.



EMMANUEL BOURDIEU

# **JE SUIS LE DERNIER**

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon  
et Valentin Baillehache

Couverture : © Henri Prestes.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5548-8

# 1

Réveillée tôt, la boule au ventre. Tombée du lit qui meuble à lui seul ma chambre nue. Douche éclair, café, biscuits secs, à toute allure. Ne pas traîner, sortir. Le matin à la maison ne te réussit pas.

Dehors, le soleil m'accueille à bras ouverts. Ça va mieux. Je marche dans la lumière. Ça va aller, tu vas voir. La rue est bizarre, ce matin, vide. Ah ! oui, dimanche. Et après ?

Avenue Mouchotte, déserte aussi, sans le bruit des moteurs et l'odeur d'embouteillage. J'arrive devant le petit immeuble gris sale, « de Montarnal, architecte DPLG, 1903 ». Le bureau, comme je l'appelle. Qu'aucun patient n'a jamais trouvé la première fois. Aussi économique qu'improbable.

Petit escalier raide au pas de course, cinq étages quatre à quatre, bon pour tout, les fesses, le souffle, l'âme, allez ! Palier tordu, j'y suis, hors d'haleine, muscles brûlants. Ma vieille porte rouge écaillée devant moi, clef dans poche droite, prête à l'usage – la méthode, il n'y a que ça de vrai –, deux tours à gauche, un coup d'épaule, voilà.

Je traverse d'un pas la minuscule salle d'attente et déboule dans la pièce principale, vétuste, tout en longueur, plus haute que large, moquette décolorée, guéridon, table basse, un canapé – au cas où –, aucune décoration, pas même Freud et son chien, on n'est pas là pour rigoler. Et puis, des livres,

des revues, des classeurs, des dossiers, partout, débordant des bibliothèques qui recouvrent les quatre murs, ensevelissant les meubles, jonchant le sol, envahissant tout. Mes piles, mon herbe folle. Au milieu, un étroit corridor, canyon aux parois incertaines, mène jusqu'à la fenêtre qui n'ouvre qu'à moitié.

Le canapé qui n'a pas servi depuis des siècles émerge à peine. Tant de gens se sont effondrés, là-dedans. Tant d'autres m'y ont insultée, aussi. On ne va pas se plaindre, c'est le job.

À mon bureau, colonisé de même, je disparaïs entre les amoncellements poussiéreux. Il faut les écarter, les diminuer de quelques tomes, quand je reçois. « Quand je reçois » ! Tu me fais rire.

Un fauteuil, enfin, devant moi, usé jusqu'à la corde, miraculeusement préservé de l'envahissement, vacant. Que seuls fréquentent à présent mes rares patients. Thérapies en face-à-face pour névroses ordinaires.

Huit heures à mon portable. Calme plat dans l'immeuble, grasse mat' à tous les étages. Soudain, dans cette paix, l'enthousiasme revient : s'y mettre un bon coup – mon livre, mon vieux projet, m'attend, feuilles éparses entre les piles. Aller au bout, en finir une fois pour toutes. C'est possible. La journée devant moi. Je tends la main. Allez !

On frappe. Silence. Je fais la morte. « Pardonnez-moi, un colis pour vous. » Quelques pas entre les piles pour rejoindre le seuil. Sur le palier, mon vieux concierge essoufflé me tend un carton jaune PTT – « C'est arrivé hier, vous n'étiez pas là » – et disparaît aussitôt dans l'escalier.

Longue hésitation devant l'objet. Finalement, remontant le canyon jusqu'à la fenêtre, je sors mon téléphone. Une voix morne me répond : « Vous êtes bien au ministère de la Justice, bureau des instructions. » Foutu dimanche ! En attendant que la machine daigne me donner la parole, du bout des doigts, j'écarte un des côtés du carton qui a souffert du transport, pour voir. Bip ! – ma main se replie dans un réflexe de



culpabilité inexplicable – c’est à moi : « Madeleine Verdun, j’appelle pour signaler une erreur, je viens de recevoir un dossier, alors que j’ai demandé à ne plus figurer sur la liste des experts. J’aimerais qu’il en soit tenu compte. Bonne journée. »

Je retourne à mon bureau. Mon agenda traîne au milieu du bordel. Je l’ouvre sans me rasseoir. Ma misérable semaine thérapeutique m’apparaît, deux rendez-vous en tout et pour tout. Ma vieille Mme Rodin et son éternelle dépression conjugale, et mon petit Jules hyperactif, perché du haut de ses huit ans.

Téléphone. Je sais que c’est toi, « Volkov » clignote sur l’écran bleuté. Au tribunal le dimanche, forcément. Ah, nos misères sentimentales ! L’écran s’éteint – un long silence, j’attends – puis se rallume : l’ordure a laissé un message. Et, naturellement – comment résister à la voix ténébreuse du tombeur des prétoires ? – je le consulte. « Écoute, ma belle, je suis cash, tu me connais. » Cash, oh ! oui, je me souviens. « Au ministère, ils m’ont dit que tu allais recevoir mon dossier. Je sais que tu as pris une décision et je sais à quel point ça a été dur. Mais de l’eau a coulé sous les ponts. Tu nous manques. Je te demande juste un coup d’œil. Comme ça, pas de regrets, tu lis, tu me dis. Et puis, ça sera l’occasion de se croiser ! » Se croiser, bien sûr.

Le silence de nouveau. Je regarde l’étagère à ma gauche. Engorgée de dossiers ventrus qu’aujourd’hui encore je connais presque par cœur. Ma vie, pendant toutes ces années. Pourquoi ? C’est à se demander... Tous ces tordus, tous ces monstres. Destins pathétiques, terrifiants, mélanges insolites d’horreur et d’ennui. Pour l’argent ? J’aurais gagné davantage en faisant des babysittings. Des heures, des journées, des nuits entières à essayer de comprendre, mettre un peu d’ordre, donner un peu de sens à tous ces délires, à toutes ces boucheries.

Tout cela pour finir humiliée, accusée des pires choses, diffamée à la une des journaux. « Ça a été dur », tu parles !

Ils m'ont clouée au pilori, tu veux dire ! Ils l'ont crucifiée,  
l'experte irresponsable !

Salaud de Volkov ! Tu avais besoin de venir me chercher ?  
Au lieu de me laisser croupir au fond de ma nuit ? Tu m'as  
toujours fait courir, de toute façon.

## 2

C'était il y a trois ans. À l'époque, j'enchaînais les missions, j'acceptais tout, aux assises, devant le JAP, violeurs, assassins, chauffards, hooligans, maris sadiques, pédophiles, bourreaux d'enfants, peu importe, parfois deux ou trois dossiers en même temps. Tout m'allait. Parce que tout m'intéressait. Je me sentais utile. Je contribuais à une grande chose, la Justice, la vraie, attentive à chacun, humaine. J'y croyais.

Je sortais, aussi. La nuit, quand je ne décortiquais pas mes dossiers interminables, je dansais jusqu'à épuisement, dans des boîtes immenses perdues au fond de zones commerciales. Je collectionnais les aventures, les coucheries devrais-je dire, j'adorais ça. Je ne dormais pas. Ce n'était pas grave. J'étais jeune et infatigable, j'avais de l'énergie – des illusions, surtout – à revendre.

Jugé pénalement irresponsable, J. G. avait été placé en hospitalisation d'office à la fin de son procès. Deux ans plus tard, le JAP demandait une expertise psychiatrique pour savoir si son internement devait être maintenu. Le pedigree de J. G. était particulièrement spectaculaire : après plusieurs agressions d'une violence extrême, il avait brisé d'un coup de poing le nez de sa voisine, venue lui emprunter des allumettes, puis tenté de la tuer en l'étranglant. Plusieurs experts

plus avisés que moi ont prudemment décliné la proposition du juge. J'ai accepté avec enthousiasme.

J'ai rencontré J. G. à trois reprises, à l'hôpital psychiatrique. Je me souviens de lui comme si c'était hier : un petit homme sec, colérique et drôle, extrêmement sympathique – trop pour moi, il faut croire. Après des heures d'entretien et d'étude, je suis arrivée à la conclusion que, bien que J. G. ait connu une série de décompensations violentes dans le passé, sa maladie était désormais stabilisée, de sorte qu'il pouvait, sous réserve d'un suivi ambulatoire rigoureux, être dispensé de tout enfermement psychiatrique. Mon rapport était solide, argumenté, brillant – malheureusement : les juges ont été impressionnés et ont suivi le conseil que je leur donnais. Un mois plus tard, le sympathique J. G. décapitait sa belle-fille à coups de pelle.

Mis en examen pour homicide volontaire avec préméditation, J. G. a été de nouveau déclaré irresponsable. Pour ma part, j'ai été traînée dans la boue. Les pires démagogues se sont acharnés contre moi, arguant de ma coupable indulgence, pour dénoncer une justice de gauchistes immoraux. Quant à mes collègues, tout en prenant mollement ma défense dans des tribunes édifiantes, ils m'en voulaient à mort d'avoir terni l'image de leur spécialité infailible et ne se privaient pas de me le faire très courtoisement savoir.

J'ai aussitôt demandé au ministère de retirer mon nom de la liste des experts judiciaires. Mon activité et ma vie même se limiteraient désormais à ma pratique thérapeutique, à la prise en charge de mes seuls patients, au milieu de mes livres et de ma poussière.

Mais, après ma déconfiture professionnelle et médiatique, les interruptions prématurées de thérapie se sont mises à pleuvoir. C'est ainsi que je me suis retrouvée avec, pour seuls compagnons d'infortune, mes deux fidèles naufragés, ma pauvre Mme Rodin, perdue dans sa vieillesse erratique, et mon petit Jules, alors en plein délire œdipien.

Mon mari, si j'en avais eu un, m'aurait immédiatement quittée. Mes amants, qui pourtant pouvaient difficilement faire le rapprochement entre la chaudasse qui les avait chopés sous la boule à facettes et l'experte encore vaguement honorable qui faisait la une des journaux régionaux, semblaient moins enthousiastes qu'avant. Seul Volkov, qui m'avait dans la peau – comme les trois quarts, il est vrai, des femelles de la ville –, continuait de m'appeler et de me proposer, entre deux dossiers d'instruction, de généreux plans cul que je n'avais pas la force de refuser.

C'est là qu'il est né. Le doute. Autant j'avais cru aveuglément en ma vocation, autant désormais tout me paraissait faux. Désenchanté, le bon petit soldat de l'expertise judiciaire a plongé dans le scepticisme radical. Au début, sans doute, c'était une posture, pour me faire plaindre, pour qu'on me rassure et qu'on flatte le peu d'orgueil qui me restait, un personnage pour survivre à l'anéantissement. Et puis, comme souvent quand on joue avec ce genre de mise en scène, j'ai fini par y croire et par m'y perdre pour de bon.

Peu après avoir soutenu ma thèse, j'avais appris que le président de mon jury était un ami d'enfance de mon grand-oncle. Sur le moment, j'en avais conçu une vague incertitude, désagréable, mais sans plus. Après ma pathétique aventure judiciaire, la vague incertitude s'est muée en conviction : j'étais une usurpatrice, arrivée par népotisme, mes diplômes n'avaient aucune valeur. Les exploits de J. G. en étaient la preuve.

Et puis, j'ai découvert mes semblables : Régine Labeur, allure bourgeoise, impeccable, inscrite sur la liste des experts psychologues de la cour d'appel au début de l'année 2005, sur la foi de faux diplômes maquillés au Typex et à la photocopieuse, ayant exercé pendant plus de quatre ans et signé environ quatre cents rapports au total, réputés pour leur extrême sévérité, dont l'un a coûté à une mère divorcée la

garde de ses enfants, et enfin condamnée, après avoir été dénoncée par son mari qu'elle accusait de violences conjugales, à quatre ans de prison dont deux ferme ; Gérard Paysais, ayant exercé lui aussi des années durant – sous le truculent pseudonyme de « Philippe Paysais d'Espagnac », du nom de son minuscule village natal, perdu dans les collines corréziennes –, revendiquant, en vrac et sans aucun fondement, les titres de psychanalyste, professeur à l'école française de néopsychanalyse, directeur de recherche à l'Institut des hautes études et recherches appliquées, membre du Conseil supérieur des psychanalystes, arrivant au tribunal en jaguar avec chauffeur, coiffé d'un haut-de-forme, drapé dans une cape noire, un yorkshire dans les bras, ayant activement contribué, à la demande d'un jeune juge ambitieux, à la condamnation expéditive d'un fameux groupe de truands bordelais – et n'étant, en réalité, rien... Tout comme moi.

Très vite, le doute s'est élargi en un gouffre d'angoisse où je me suis perdue. Trois mois hospitalisée, coupée de tout, suivis d'une année brumeuse à errer dans le monde sous diverses médications neuroleptiques.

Le colis est posé devant moi. À côté, mon maigre manuscrit, décidément, ne fait pas le poids. J'ouvre, sans hésiter davantage.

En un coup d'œil, j'ai fait le tour. Encore une histoire de joggeuse démembrée. D'un banal ! Les dingues – et les dieux pervers qui les inspirent – n'ont vraiment aucune imagination.

Pourtant, quelque chose m'attire là-dedans. Cette banalité, cette répétition même ? L'éternel retour de la Bête ? Quelque chose, en tout cas, qui malgré moi me fascine. Tordue, décidément.

Trois heures plus tard, j'y suis encore, plongée dans le gros dossier, à dévorer les comptes rendus d'enquête et les P.V. d'interrogatoires. Prise au piège.

### 3

Il m'attend au parloir, assis, bras croisés sur son ventre rond, petits yeux rieurs – on se demande pourquoi. Tranquille. Content de lui, on dirait. Charles Blancard, agriculteur et éleveur, quarante ans.

Au premier regard, il me déplaît. Plus que ça : il m'in-supporte. Aversion immédiate, coup de foudre à l'envers, à supposer que ce genre de chose soit possible.

Je fais quelques pas vers la table nue de l'autre côté de laquelle il a pris place. Son regard me gêne, m'empêche, je ne sais plus marcher. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

M'asseyant, j'articule un bonjour hésitant. Il me répond de même, voix douce, presque timide, un peu trop, qui me rassure à moitié. Il paraît calme, serein. Je sors mon cahier et mon dictaphone. Il observe celui-ci avec intérêt. Je me sens obligée – pourquoi, bon sang ? – de m'expliquer.

– Si cela ne vous dérange pas, je vais enregistrer notre entretien. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

– Aucun.

Il a souri ? J'ai rêvé ?

Je mets en marche le petit mécanisme. Mes mains sont moites, je ne comprends pas. Blancard pose les siennes sur la table. Je ne peux m'empêcher de les examiner. Grosses, rouges, noueuses, doigts larges de boucher... du calme.

Je lui demande comment il se porte depuis sa mise en détention. Il me répond tranquillement :

– Je mange beaucoup plus que je ne devrais.

Une pensée mauvaise fait irruption dans ma tête, d'une violence étrange, démesurée, faisant vibrer les planches du petit théâtre intérieur : tu t'empiffres, gros porc, dépecer cette femme t'a ouvert l'appétit !

Du calme ! Je fixe le dictaphone, la petite lumière rouge allumée, j'attends, je me concentre. La mauvaise pensée se dissipe peu à peu.

Je vais reprendre quand lui, soudain, d'une voix vibrante :

– On peut pas tout me mettre sur le dos. La découpe, je veux bien. Mais pas ce qui s'est passé avant.

Apparemment, il parle des faits, ce qui s'est passé avant, c'est le meurtre. Mais ce ton, ce vibrato ridicule !

Je cherche la petite lumière et me fonds dans le rouge. Relevant les yeux, je rencontre le regard de Blancard qui attend, parfaitement impassible. Je reprends, aussi calme que je peux :

– Je ne suis pas là pour vous juger. Nous parlerons des faits dans un second temps.

Je précise :

– Non pas pour établir la vérité, mais pour comprendre la perception que vous en avez.

Blancard acquiesce, semble se soumettre. Pourtant, je vois dans ses yeux tout le contraire, peur et colère.

J'ouvre mon cahier et, aussi formelle que possible, j'entame la liste de mes questions.

– Que pouvez-vous me dire au sujet de votre famille ?

Blancard me répond, toujours aussi docile :

– Mon père est décédé il y a un an. Il avait quatre-vingts ans. Ma mère vit encore à la ferme avec ma femme et moi.

– Vous avez des frères et sœurs ?



– J’ai une sœur, Nicole, plus âgée, qui vit à Lourdes et un grand frère, Pierre, qui vit à Toulouse. Je suis le dernier, ça se voit.

– Pourquoi dites-vous cela ?

Blancard s’interrompt, visiblement surpris.

– Je ne sais pas.

– Vous voulez dire, le petit dernier, c’est ça ?

Il hésite. Puis, sans conviction :

– Si vous voulez.

Je l’examine. Il me rend un regard d’une vacuité absolue.

– Je ne vous demande pas de me dire ce que je veux, mais ce que vous pensez. Vous comprenez ?

– Oui, excusez-moi.

– Savez-vous comment s’est passée votre naissance ?

Nouvel émoi sur la grosse face rougeaude, tout aussi disproportionné que le premier. Larmes aux yeux, voix qui tremble.

– On est vraiment obligé de parler de ça ?

– Vous n’êtes obligé de rien. J’essaye de comprendre, c’est tout.

Blancard m’adresse un sourire douloureux, puis se met carrément à pleurer. Envie brutale de le gifler. Qu’est-ce qui m’arrive ? Il sanglote, sans pudeur. Puis reprend, parfaitement calme d’un seul coup :

– Quand j’avais huit ans, j’ai été martyrisé pendant des mois par des voisins qui étaient des gitans. Ils m’obligeaient à porter leurs sacs sur le chemin de l’école et ils me faisaient avancer avec des bâtons, en me commandant comme un âne. Ils venaient avec leur chien, un beauceron, ils me disaient que si je ne leur obéissais pas, ils le lâcheraient sur moi. Un jour, une vieille qui nous avait vus sur le chemin a tout raconté à mon père. Au lieu d’aller parler aux voisins, mon père s’en est pris à moi, il a dit que j’étais plus son fils, qu’il voulait que je sorte de sa maison. J’ai dormi dans la grange pendant une

semaine. Quand j'ai dit aux voisins que je ne voulais plus porter leurs sacs, ils m'ont attaché à un arbre et ils ont dit à leur chien de me bouffer les couilles. J'ai eu très peur.

Il pleure encore, abondamment, comme si c'était hier. Obscène. Ses changements d'humeur sont extrêmes, incessants, invraisemblables, faux. Je devrais enregistrer cela sur mon dictaphone mais je n'ose pas devant lui. Maudissant ma lâcheté, je note rapidement en marge de ma liste de questions. Revenant à lui, je surprends son regard, comme s'il cherchait à lire ce que j'écris. Mais non, ses yeux sont vides. J'enchaîne :

– Comment ça s'est terminé ?

Il ne comprend pas.

– Le chien vous a mordu ?

– Non, mais il grondait et il montrait les dents. À partir de là, je suis tombé malade, j'ai fait des crises d'angoisse. J'ai pris des médicaments pendant des années et puis, après, ça allait mieux. Alors j'ai arrêté le traitement.

Il me fixe avec ses petits yeux sans âme. Ses grosses mains, figées sur son ventre, n'expriment rien.

– Savez-vous comment s'est passée votre naissance ?

Lueur d'incompréhension au fond de ses minuscules orifices. J'insiste :

– Vous ne m'avez pas répondu.

Se détournant, le regard dans le vague – il joue, ce n'est pas possible ! –, il me répond d'une voix sourde :

– Je sais que mon cœur s'est arrêté. On m'a tiré d'affaire, il était moins une.

Abject soupir à fendre l'âme, que j'ignore.

– Comment décririez-vous la personnalité de vos parents ?

Blancard se remet à sangloter. Sa grosse main se lève et, d'un geste ample, me signifie qu'il est incapable de parler. Je l'observe froidement. J'attends. La grosse main rouge finit